

Marie-Lise HALABERT

roman

FAUSSE ROUTE

A celles et ceux qui, égarés sur une fausse route, perdent jusqu'à leur libre arbitre.

CHAPITRE 1

Quand plus rien ne va

Les yeux rivés au plafond qu'elle ne peut distinguer dans le noir total de la chambre, Adeline, à bout de résistance, est tout juste capable de se poser cette question stupide «*Quelle heure est-il?*». Il lui suffirait de tendre le bras et d'appuyer sur le petit point vert sur le dessus du réveil et elle le saurait ! Mais elle n'en a ni le courage, ni la volonté, pas même la force. Dans le silence absolu de la nuit qui avance sur la pointe de ses heures pour ne pas réveiller ceux qui dorment, ou font semblant, elle se recroqueville tel le fœtus dans un ventre de douceur. Elle est plus vide qu'une noix après un repas de Noël. Elle n'a plus de désirs, ni besoins, ni futur, ces choses qui lui prouveraient qu'elle est vivante. Sa seule envie est d'anéantir à jamais le souffle qui nourrit son être. Elle est cet objet froid qu'on a pour habitude de voir sur un coin de meuble, un objet inutile. Inutile ? Peut-être pas, puisqu'elle est au service de quelqu'un, quelqu'un pour qui elle est quelque chose. C'est ça ! Elle est quelque chose qui ne doit pas quitter sa place sans autorisation, sans y être invitée, quelque chose de nécessaire à ce quelqu'un, mais non vitale au sens profond du terme. La plupart du temps, elle est même carrément

transparente. L'hologramme, le fantôme, eux au moins peuvent se voir ! Pourtant, si elle voulait s'en donner la peine, elle se souviendrait qu'elle a été quelqu'un aussi. Pétrifiée, elle s'efforce de maîtriser ses tremblements. Ne plus bouger près du corps allongé là, immobile et tiède, dont ses doigts hésitants s'approchent avec réticence. Par instant, Antony tressaille, ses membres frissonnent, d'une façon saccadée, désordonnée, comme lorsqu'on se débat de toutes ses forces pour sortir d'un cauchemar.

Dormir ! Adeline le voudrait tant pour ne plus être, puisque, le sommeil est une petite mort et qu'elle, souffre de mille morts après ces années d'une lutte sans fin, ni concession. Ses paupières s'affaissent, faisant naître d'atroces vibrations dans son crâne envahi par un brouhaha de basse-cour. Son cerveau s'emballe, boosté par un flux de pensées en surmultiplié. Un essaim bourdonne au fond de ses tympans, puis s'échappe en une nuée étourdissante avant de se disperser en échos moqueurs

- Ah NON ma vieille, ce n'est pas le moment de sombrer, ni de lâcher prise ! Pas question de nous séparer après ce que nous avons fait ! Allez, secoue-toi ! A présent il faut partir et sans perdre de temps.....

Inconsciemment Adeline balbutie

- Partir où ?

- Pour un voyage dans nos certitudes. Rassemble tout le foutoir amassé dans ton ciboulot ressemblant à des souvenirs : les sûrs et certains, les discutables, les pas faux mais pas tout à fait vrais, les vécus, les vus, les entendus, les racontés en famille ou ailleurs, les moches, les beaux, les pitoyables, les à moitié oubliés et ceux qui ne veulent pas qu'on les oublie.....! Et tant qu'on y est, ajoutes-y les ragots qui, parfois, colportent un fond de vérité....!

Blottie dans une autre dimension, Adeline s'arc-boute contre ces propos qui lui imposent un programme si souvent parcouru et qui, au final, la laisse toujours plus vulnérable, plus déglinguée. D'ailleurs, elle ne se souvient de RIEN ! Le désert à perte de vue, un trou noir, béant, qui l'aspire dans sa fosse abyssale. Avant de s'y laisser sombrer, elle se hasarde

- Au fait, d'où sors-tu impertinente ? A qui parles-tu ? A l'adolescente pétillante d'autrefois, à l'épouse-mère heureuse des 30 années suivantes, ou au pantin que je suis, désarticulé de désillusions par une vie en trompe l'œil ?

- Ne sois pas stupide ! Tu sais bien que je m'adresse aux trois, puisque je suis ces trois personnages de ton esprit, de

ton conscient, ton inconscient, ton subconscient, «l'autre toi» donc, autant celle ébranlée d'incertitudes, défaite, prostrée dans l'attente de l'horreur du jour qui vient, que celles qui vivaient avant et que tu repousses à toute force, depuis trop longtemps, parce qu'elles te font mal de n'être plus. Cette nuit est propice à notre fuite, alors suis-moi et courons nous abriter au plus loin dans ta mémoire .

Adeline tente de dominer l'effroyable mal qui la disloque, lentement, accusant *l'Autre* d'en rajouter en l'obligeant à cette torturante relecture. Elle en a assez des souvenirs doucereux qui ne font qu'envenimer sa plaie à l'âme, rendant le présent plus insupportable encore, alors comment pourraient-ils lui offrir le repos espéré ? Elle sait que *l'Autre* ne la lâchera pas avant la fin du voyage dont *Barbara* chantait *«Il ne faut jamais revenir au temps béni de son enfance, car parmi les souvenirs, ceux de l'enfance sont les pires, ceux de l'enfance nous déchirent»*.

Pourquoi encore lutter ? Alors elle capitule, laissant à *l'Autre* le soin de raconter tout ce qui, avec raison et amour, a façonné son existence mais aussi ce qui, sans raison et désamour, l'a défaite jusqu'à la détruire.

CHAPITRE 2

Juste avant toi.... la guerre

- *Sur le conseil de Théo Fabre, son père, Armand, ton père, entrait en apprentissage. Il avait 14 ans et c'était en 1925.*

Le certificat de fin d'études primaires en poche, c'est sous la tutelle d'un maître exigeant jusqu'à l'intransigeance que, trois ans plus tard, il obtenait le CAP de forgeron-maréchal-ferrant. Hasard ou coïncidence, en Occitan, origine lointaine de ta famille, *Fabre* signifie forgeron. Ensuite, Armand se perfectionna, jusqu'à l'excellence du compagnonnage. A 24 ans il achevait son *Tour de France* et son service militaire. Un an plus tard, il épousait Julia, ta mère, de 18 mois sa cadette. Sitôt mariés, ils s'installaient dans un petit village de la Grande Brière où Armand implanta son atelier. Ses débuts d'artisan ne furent guère faciles dans cette contrée sectaire où il faisait figure d'antagoniste car, non natif. Il embaucha un ouvrier et prit l'un de ses neveux en apprentissage, les formant avec la même rigueur professionnelle que celle qu'il avait reçue et qu'il rêvait de transmettre à ses enfants, d'autant, qu'un an plus tard, Julia lui donnait un fils.

Aux premiers jours de Septembre 1939, le second conflit mondial éclata, mobilisant tous les hommes valides du pays. Affecté dans un régiment de cavalerie, sur le front Est, en région Champagne-Ardenne, ton père continua d'exercer son métier, pour la patrie. Par sécurité, avant son départ, il emmena ton frère aîné et ta mère, en Brière, dans la famille de celle-ci. C'est donc là, dans la chaumière de son enfance, que Julia mit au monde un second garçon. Un jour de cette maudite guerre, alors que son bataillon était pris sous le feu de la mitraille ennemie, Armand parvint à sauver son matériel de forge et les chevaux sous sa responsabilité. Blessé par de nombreux éclats, il passa quelques semaines en hôpital militaire, puis regagna ses foyers pour convalescence. Quatre mois plus tard, en Juin 40, alors que se signait le faux Armistice instaurant une collaboration entre la France vaincue et l'Allemagne victorieuse, créant une zone libre et une zone occupée, ton père fut démobilisé. Cité à l'ordre du mérite dans son régiment, il reçut la Croix de guerre *«Pour faits de bravoure, dévouement à ses supérieurs et à la nation»*.

L'ennemi, embusqué dans les ports fortifiés formant le diabolique mur de l'Atlantique, dont à Saint Nazaire leur base sous-marine majeure, défendait celle-ci, depuis les blockhaus, bunkers et forteresse souterraine, camouflés

dans les Dunes du Poiteau. Sur une cinquantaine de km à la ronde, près de 120.000 civils furent pris au piège de cette «poche». Dans cet étau de feu, de fer et de sang, ils subirent l'horreur face à 30.000 soldats allemands enragés et armés jusqu'aux dents, ravageant tout, aussi sûrement que la peste bubonique. Pillant, squattant, exécutant au moindre fait dérogeant à leur autorité, ils affamèrent la population-otage, qui n'avait aucune possibilité d'échapper à cette enclave infernale. Chaque village, chaque hameau, chaque famille de cette zone pandémoniaque, s'efforça de survivre sous un déluge de bombes, d'obus, de tirs en tout genre, tant des envahisseurs que des alliés, qui pilonnaient et encerclaient le secteur, jusqu'à la destruction quasi-totale de cette ville sacrifiée et de ses habitants, que les historiens qualifieront *«d'oubliés de la république»*. L'occupation ne prendra réellement fin que le 11 Mai 1945, par la reddition allemande signée à une vingtaine de km de là, soit neuf mois après la libération de Paris et de Nantes, pourtant voisine. Selon les historiens, St. Nazaire détiendra le triste record dans la durée de l'assujettissement teuton et sera l'une des dernières villes d'Europe à être libérée. Quant au quotidien des «empochés», que tes parents connurent et vécurent dans toute sa fureur et son affliction de chaque instant, c'est Julia, qui vous le racontera, plus tard, ainsi résumé.

Les «résédas» (*nom donné aux Allemands à cause de la couleur verdâtre de leurs uniformes*), possédaient une imposante cavalerie de demi-sang, pour la troupe et, de chevaux de traits, pour le transport du ravitaillement et des matériels. Forgerons, charrons, maréchaux-ferrants des environs, tous furent soumis au service obligatoire. Ton père n'y échappa pas bien entendu, toutefois, à sa manière, il tenta de résister par quelques insubordinations qui faillirent lui coûter la vie. A son retour du front, sa famille s'agrandissant, il loua une grande maison à étage, située à 200 mètres de sa forge, près du cimetière, à la sortie du bourg. Six d'entre vous, dont toi, se souviennent de cette maison pour l'avoir habitée plusieurs années. Elle présentait l'avantage d'une double entrée, avant et arrière qui, de part et d'autre, débouchait sur un long couloir central desservant, d'un côté, un séjour avec cheminée, une cuisine et arrière-cuisine, donnant sur le potager et, de l'autre, deux grandes chambres dont les fenêtres ouvraient, l'une sur la rue, l'autre sur le jardin. Au fond du couloir, un escalier menait à l'étage où un large palier distribuait deux autres chambres et un vaste grenier aménageable. Cette partie supérieure fut réquisitionnée pour deux sous-officiers allemands et leur jeune intendant, qui s'y installèrent comme chez eux. Les officiers supérieurs, investirent, quant à eux, les plus confortables

et les plus grandes habitations du bourg, après en avoir chassé les propriétaires qui se réfugièrent dans leur famille ou chez des amis, au village, puisqu' impossibilité de sortir ou de s'évader de la «poche» sous peine d'être fusillé.

Pour les Fabre, locataires légitimes, les jours passaient dans un climat de perpétuelle inquiétude pour une cohabitation qui n'était pas de tout repos, ni sans problèmes évidemment. En terrain conquis, les «fritz», buveurs exubérants, transformèrent l'étage, tantôt en lieu de réjouissance tapageuse, tantôt en P.C. improvisé. Les éclats de voix gutturales, le martellement de poings sur le mobilier, les piétinements de bottes sur le parquet, la musique Wagnérienne, forcément, ou la propagande radio poussées à l'extrême, ajoutés aux va-et-vient incessants et bruyants à toute heure du jour et de la nuit, pour cause d'alertes fréquentes, rendaient la vie encore plus pénible à la famille du dessous. Une nuit, de Juin 1944, excédé par le vacarme et l'attitude exécrationnelle des indésirables, mais bien décidé à ne pas prendre de gants avec ces malotrus, Armand monta les escaliers, quatre à quatre, en brailant «*Mach den mund*» (Ferme ta gueule) mots qu'il avait entendus hurler tant de fois. L'une des portes s'ouvrit avec violence et, avec la même violence, Armand reçut, en pleine poitrine, un coup de crosse de fusil qui le précipita

au bas de l'escalier. Endolori, humilié, mort de trouille quant à ce qui allait suivre et persuadé qu'il respirait ses dernières bouffées d'air, même si avec difficulté, c'est lui qui ferma sa «*mund*» en adressant à Thor, (*dieu nordique des forgerons*) une fervente prière. Eméché, débraillé et fort de son pouvoir, le gradé planté en haut des marches, tenait en joue le «rebelle». Julia, épouvantée, mains jointes, suppliait l'individu de laisser la vie à ce père de quatre fils, dont trois qui, réveillés par le boucan, pleurnichaient, accrochés à sa chemise de nuit. D'interminables minutes s'écoulèrent sous une bordée de paroles fortement articulées dans une langue qui, a elle seule, inspirait l'effroi. Aussi prestement qu'il s'était emporté, le militaire à l'uniforme tant redouté, se calma, releva son arme, lança quelques mots d'excuses dans un français approximatif puis, saluant d'un sonore claquement de talons, disparut en claquant également la porte. OUF ! Les nuits suivantes furent un peu plus «modérées» bien que toujours hachées par les hurlements des sirènes et ceux des habitants se précipitant aux abris, leurs marmots larmoyant sous le bras. Dans ces utopiques protections souterraines, serrés les uns contre les autres, ils entendaient les pilonnages, les explosions, apercevaient les illuminations qui déchiraient le ciel de tout côté, semant mort et malheur. L'alerte passée, hébété et tremblant, chacun regagnait sa maison,

l'espérant encore debout. Si ce n'était pas le cas, l'entraide, religion universelle dans ces circonstances, faisait que le toit de l'un devenait celui de l'autre.

Tributaire des occupants, le travail à la forge obligea Armand à moduler le ton à bon escient, tout en ne baissant pas la garde quand l'occasion s'en présentait. Faisant un jour remarque, non sans ironie, à ces «clients prioritaires», que leurs exigences ne pouvaient être satisfaites, faute de matériels et matériaux, par eux réquisitionnés, il ne dût son salut qu'à la persuasion faussement humble et désolée de son gestuel. Désignant son maigre stock de charbon et de ferraille oxydée, issue de récupérations et, celui présentant des défauts dans la matière le rendant impropre à l'usinage, pour un professionnel consciencieux, il ne put soutenir longtemps ses arguments. Menacé d'une fouille en règle de son atelier et des dépendances, c'est avec un «Mauser» sous le nez qu'il dût s'exécuter, pour ne pas l'être lui-même. Il obéit aux ordres sous la contrainte, mais c'est sciemment qu'il négligea les ferrages, affaiblissant ainsi l'ouvrage réparé. En réalité, peu avant l'arrivée massive des troupes ennemies, chacun à sa manière, avait dissimulé un lot de bons matériaux ainsi qu'une provision de charbon indispensable au métier. Profitant de la proximité du cimetière, Armand s'était ménagé une trouée

dans le mur de pierre de celui-ci, jouxtant son jardin, qu'un lierre touffu et opportun, dissimulait. Sa précieuse réserve il la destinait aux compatriotes, fermiers, paysans ou meuniers, demeurés de gré ou de force en leurs fermes et moulins, ou y reviendraient quand cette saloperie de guerre aurait pris fin. Ces matières premières-là, ne sortaient qu'avec d'infinies précautions, bien entendu et d'amicales complicités, vu les risques et le couvre-feu. En plaisantant, Armand disait *«Les chleus nous serrent la ceinture jusqu'au dernier cran pour nous faire crever et bien nous, on se serre les coudes avec nos morts qui nous aident à survivre»*.

Les repas se composaient essentiellement de soupe, au chou, au topinambour, au rutabaga, quelques poireaux ou carottes du jardin quand miraculeusement préservés du «prélèvement autoritaire». Après que les oppresseurs se soient largement servis, le peu restant pour la population, était soumis à tickets de rationnements, tandis que le marché noir prospérait entre démerdards ou nantis qui trafiquaient entre la zone libre et la poche. Ton frère aîné, qui vécut consciemment cette terrible époque, entre ses 5 et 7 ans, aimait en évoquer quelques 'aimables souvenirs'

- Le soir de mes 5 ans, *racontait-il*, les deux petits frères

étaient couchés. Papa, maman et moi mangions notre soupe au chou, dans la pénombre des bougies, puisqu' aucune lumière n'était tolérée dès la tombée du jour. Soudain, le jeune ordonnance, l'un de nos sous-locataires imposés, descendit l'escalier, s'approcha de moi tout sourire, me présenta un magnifique camion rouge de pompier et me souhaita *«Bôn anniversaire peûtit!»* avec l'accent heurté d'outre Rhin. Je dis «merci» évidemment, lui rendant un large sourire et je tendis les mains pour prendre le cadeau. C'est alors que le père, se dressa de sa chaise, comme un ressort, m'arracha le jouet des mains et le rendit sèchement à l'Allemand interloqué qui dû comprendre l'explication du père, car d'un bref salut et du claquement réglementaire de talons, remonta, comme il était descendu, mais avec «mon camion» sous le bras. Je me mis à pleurer bien sûr et, pour me consoler, maman me chuchota à l'oreille *«Ces gens-là sont des méchants, on ne doit RIEN accepter d'eux. Ils sont là pour nous voler, nous faire du mal ou pire, tu comprends mon grand ? Allez ne pleure plus. C'est bientôt Noël et tu auras peut-être un aussi joli cadeau, qui sait ? »*. Effectivement à ce Noël 44, quelle ne fut pas ma surprise de trouver au matin, dans mes sabots, sous le sapin près de la crèche, une jolie petite brouette en bois vernis avec des poignées rouges ? Vous savez comme moi que les jouets étaient rares à la maison !

On jouait avec tout et rien, sauf avec de vrais jouets achetés en magasin, d'autant que, chez nous, Noël était avant tout une fête religieuse ! Après la messe de minuit on se contentait d'une orange, de quelques noix, quelques crottes de chocolat, d'une paire de sabots neufs pour remplacer ceux trop petits ou cassés, ou des chaussons en feutre pour mettre dedans ! Maman assurait que les cadeaux, de ce soir exceptionnel, venaient *«du petit Jésus, né en cette nuit magique et non de ce personnage ridicule et usurpateur, nommé père Noël !»*. Hélas, l'un comme l'autre, ne faisait guère preuve de générosité envers nous ! Bref ! Dans les semaines suivantes, je compris non seulement l'usage attendu de cette magnifique brouette, mais aussi, qu'elle n'était pas tombée «du ciel» mais sortie de la forge et des mains paternelles. Un meunier voisin avait payé, en farine, un travail du père et, c'est un autre voisin qui, possédant un trésor, un four à pain bien planqué sous les broussailles au fond de son jardin, qui transforma ce salaire en bon pain. Débrouillardise et roublardise étant les maîtres mots de la survie, ce boulanger circonstanciel, avec toute la prudence requise, fabriquait du pain en douce, pour quelques chanceux, dont nous étions cette fois-là. Cet homme-là, demeurait à 2 bons km de chez nous aussi, la mission de ma brouette fut de transporter les belles miches, enveloppées dans un torchon et cachées

sous un bouquet champêtre. Bien entendu, maman et les petits frères m'accompagnaient, façon promenade de santé, moins repérable. Ni vu, ni connu. Hélas, la navette n'eut lieu que 2 ou 3 fois, quand le père était payé de la sorte par un «bon» client ! Cette farine était grise puisque d'orge ou de seigle, mais on dégustait ce pain avec respect et parcimonie, jusqu'à la dernière miette *«comme si on ne devait plus jamais en manger»* disait maman, fataliste. Quand papa était à la forge et qu'elle avait les yeux ailleurs, sinon elle me rappelait vite fait, il arrivait que le jeune Allemand, celui du camion, essaye de me parler et de jouer avec moi. Au bout de quelques mois, on s'était presque 'habitué à leur présence à l'étage. A défaut d'être amicaux, ils s'étaient faits plus courtois, si l'on peut dire, jusqu'au jour où, pressentant la défaite, ils devinrent nerveux, hargneux et surtout plus dangereux que jamais. A la libération, en Mai 1945, le pauvre garçon, celui du camion rouge, qui n'avait que 23 ans, fut fusillé par les F.F.I. du secteur, ainsi que plusieurs de ses compatriotes. Les hommes du village avaient été priés d'assister à la «liquidation». A son corps défendant, notre père y était allé et lorsqu'il en revint, ému aux larmes, il avait raconté à maman l'exécution écœurante, ignoble, tellement moche et inhumaine *«La guerre n'excuse pas tout »* avait-il dit.

Quant aux gigolettes du coin qui avaient affiché leur goût pour le luxe, au lieu de la privation, pour la facilité, au lieu de la contrainte, pour la fête, au lieu de la terreur ou pour l'attrait des mâles germaniques, ce fut sur la place de l'église qu'elles payèrent leurs égarements et leur trahison par un rasage de tête, en règle, par la honte et les sévices, par les armes même pour deux d'entre elles, conformément aux règles des prosélytes de la sainte mère patrie, dont certains d'ailleurs, issus de la dernière heure.

- Concluait ton aîné, rapportant ainsi les propos de votre père.

Entre ce jour maudit, où les Allemands avaient envahi la zone et celui de leur fuite, autant espérée que vécue dans la panique de leur agitation incontrôlée et dévastatrice, votre famille s'était agrandie de deux autres garçons, désormais au nombre de quatre. Puis, Julia fêtera la «vraie» libération du secteur, en se délivrant d'un 5ième enfant. Enfin une fille, une petite Camille. La guerre créa aussi des rencontres heureuses. Plusieurs familles, aux patronymes caractéristiques du Nord de la France, ayant fui leurs villes de tous les dangers, face à l'Angleterre, s'étaient réfugiées dans les petits villages côtiers de l'Atlantique, pensant y trouver, une vie plus sereine, à

défaut d'une vie meilleure. Mais ça, c'était avant le bouclage de la «poche». Ces familles, cordialement accueillies par les natifs, tissèrent des liens amicaux qu'elles entretenirent bien après leur retour dans leur région d'origine. C'est ainsi que Julia conserva avec l'une d'elle, Flamande, une relation affective qui ne s'éteignit qu'au décès de ces amis très chers, en 1992/93. Lors de leurs trois ans d'exil, ces Dunkerquois eurent la douleur de perdre une fillette de cinq ans, décédée du croup, non soigné, faute de médicaments. L'enfant fut inhumée dans le cimetière de son village d'accueil. C'est ainsi que, plusieurs fois l'an, Julia fleurissait la petite chapelle en bois, après l'avoir rafraîchie d'une peinture gris argent et avoir redonné aux angelots et aux petits cailloux, leur blancheur originelle.

Dans un registre plus pacifique, St. Nazaire, ville martyre, se vit investir par le libérateur-reconstructeur «Ricain». Déjà, entre Juin 1917 et fin 1919, elle avait accueilli les amis «sammies», puis à partir de Mai 1945, prenant leurs marques pour les dix années suivantes, ils apportèrent secours, modernisme, extension, savoir faire et sang neuf, reconstruisant ce qu'ils avaient bombardé avec tant d'acharnement, jouissant des privilèges conférés au vainqueur, jusqu'à ce qu'un Grand Général leur conseille

«*GO HOME!*». Ce dont tu te souviens très bien, ce sont ces impressionnants cortèges de camions militaires qui, traversant le bourg à vive allure, «*allaient se dégourdir en manœuvre*» disait Julia. Ils étaient plutôt sympa ces amerloques multicolores qui jetaient aux gamins, par les portières de leurs bruyants engins, chewing-gum et tablettes de chocolat au lait ! La gente féminine locale ne fut pas non plus indifférente à leur charme exotique, à leur accent de «machouilleur de gum», à leur allure guerrière et désinvolte, qui laissa des traces dans les cœurs et les corps, pour les générations suivantes. Peu de ces soldats restèrent sur la région, la majorité repartit au royaume du western, emmenant parfois femme du cru et enfant(s) issus de leur liaison. Quelques une de ces femmes, déjà mariées à un autochtone, se laissèrent emportées par un vent de reconnaissance ou par le rêve américain, d'où les divorces, les railleries, les situations douloureuses ou scandaleuses qui alimentèrent un temps les gazettes indigènes, avant de tomber dans l'oubli des inévitables dommages collatéraux de toute guerre.